

Cormier

Sorbier domestique

Sorbus domestica L.



Le cormier est un arbre remarquable: son port léger stimule le regard, son bois présente une valeur exceptionnelle et ses fruits étaient fort appréciés autrefois, que ce soit pour éclaircir le moût de pomme et le vin ou pour fabriquer une eau-de-vie des plus fines. Malgré cela, l'essence est complètement tombée dans l'oubli durant ces derniers siècles. Au nord des Alpes, elle est même devenue très rare. Ce recul est dû à plusieurs raisons: la rareté de l'espèce, sa répartition morcelée et des difficultés de rajeunissement, en rapport peut-être avec un phénomène de consanguinité. On ne sait pas avec certitude si le cormier est autochtone en Europe centrale. Mais les débats scientifiques sur la question ne doivent pas devenir un obstacle à la promotion systématique de cette espèce, que l'on vient de redécouvrir, juste avant qu'elle ne disparaisse totalement.

Identification de l'espèce

Si l'on n'y prend garde, on peut facilement confondre le cormier avec le sorbier des oiseleurs. Et en hiver, on le prend même souvent pour un chêne. Mais pour être sûr de bien l'identifier, on peut se fier à l'écorce, aux feuilles et aux fruits, qui sont caractéristiques.

En fait, l'essentiel est de se faire à l'idée que chacun peut, un jour ou l'autre, tomber sur un véritable cormier. Dans le passé, et même parfois jusqu'à aujourd'hui, l'espèce n'a simplement pas été assez remarquée – même par les botanistes.

Port. L'aspect du cormier est fort variable: le houppier d'un individu solitaire est large, de type pommier, alors qu'en peuplement, la stature est élancée, l'axe du tronc continu. La hauteur de l'arbre peut dépasser 30 m.

Écorce. L'écorce de l'arbre âgé ressemble à celle du chêne sessile, un compagnon fréquent du cormier. Mais chez ce dernier, il se forme des écailles rectangulaires et allongées, qui se détachent en général à partir du bas et qui font penser à des bardeaux.

Feuilles. Les feuilles, très découpées, laisse passer beaucoup de jour. Vue de dessous contre un ciel d'été, la frondaison produit un jeu d'ombre et de lumière unique. En hiver, les nervures centrales des feuilles tombées sur le sol, longues de 10 à 15 cm, sont très utiles pour reconnaître de vieux cormiers aux allures de chênes. Si l'arbre est encore jeune ou surcimé et qu'il ne porte pas de fruits, il faudra observer certains caractères des feuilles et des bourgeons pour ne pas le confondre avec le sorbier des oiseleurs (tableau p. 2).

Fruits. Les fruits (cormes), en forme de poire ou de pomme, atteignent trois centimètres. Ils sont un critère d'identification fiable.

Sources: Brutsch et Rotach 1993, Dagenbach 1978, Düll 1959, Scheller et al. 1979.



Bel exemplaire de cormier dégagé

Écorce en forme d'écailles allongées



Photo: Projet Favoriser les essences rares

Cormes



Photo: Luthy, Birnesdorf

Photo: Faivre, Bernex

Reproduction

Le processus de reproduction est le talon d'Achille du cormier. En Europe centrale, il ne se régénère que difficilement par graines. Mais son aptitude à drageonner – même si elle n'est pas très développée – lui permet de garder sa place, sans aide extérieure dans les biotopes adéquats.

Reproduction sexuée. À l'instar de nombreuses Rosacées, la fécondation du cormier, essence monoïque, est le fait des insectes (entomophilie). À la différence des autres espèces de *Sorbus*, on ne lui connaît pas d'hybrides. Le cormier se reproduit mal sous nos latitudes. Son fruit contient une à deux graines. Les individus surcimés ne fructifient souvent pas du tout. Comme les populations sont la plupart du temps isolées, le cormier souffre probablement d'un phénomène de consanguinité: faute de partenaires, il se pollinise lui-même (autogamie) et engendre une descendance à vitalité réduite. En effet, plus l'arbre-mère est autogame, plus le taux de germination des graines, la viabilité des plantules et la vigueur des survivants diminuent.

Dissémination des graines. Les semences sont disséminées de façon très efficace. Les gros fruits attirent oiseaux et mammifères, notamment des rongeurs, le chevreuil, le sanglier, le renard et la martre. Tous ingèrent les cormes, les graines passant intactes à travers le tube digestif. L'homme aussi a largement contribué à la propagation de l'essence: il a en effet cultivé des cormiers dès l'Antiquité et jusqu'au début du Moyen Âge.

Germination. La germination a lieu après l'hivernage ou après une stratification humide et froide de deux mois au premier printemps. Le taux de survie des plantules est faible, car ces dernières n'ont que peu de substances de réserve à disposition. De plus, elles sont sensibles à diverses maladies fongiques.

Reproduction végétative. Comparativement à celle des proches parents, la reproduction végétative est faiblement développée. Il apparaît bien des drageons et des rejets de souche, mais ceux-ci disparaissent la plupart du temps par manque de lumière. Pourtant, cette régénération végétative a certainement contribué à conserver l'essence aux époques des régimes du taillis et du taillis sous futaie. Il est possible que même de petites populations relictuelles d'individus surcimés aient pu se maintenir ainsi, sans reproduction sexuée, pendant des siècles. On peut facilement multiplier le cormier par bouturage des racines.

Sources: Brütch et Rotach 1993, Dagenbach 1978, Klumpp et al. 1997, Kutzelnigg 1995, von Schmeling 1992.

Caractères distinctifs du cormier et du sorbier des oiseleurs

	cormier	sorbier des oiseleurs
écorce	<ul style="list-style-type: none"> • lisse seulement jusqu'à 7 ans environ, puis crevassée 	<ul style="list-style-type: none"> • lisse avec ceintures de lenticelles, pas d'écorce grossièrement crevassée
bourgeon apical	<ul style="list-style-type: none"> • visqueux, pratiquement glabre • vert à rougeâtre 	<ul style="list-style-type: none"> • non visqueux, velus (poils blancs) • roux
feuille	<ul style="list-style-type: none"> • verte au début, velue (poils blancs), souvent inclinée/plongeante, pétiole vert • folioles arrondies au sommet, à base souvent symétrique et non dentée 	<ul style="list-style-type: none"> • rougeâtre au début, peu de poils, étalée sur un plan, pétiole rougeâtre • folioles pointue, à base asymétrique, dentée jusqu'à la base
inflorescence	<ul style="list-style-type: none"> • 35-75 fleurs • en bouquet hémisphérique • parfum agréable 	<ul style="list-style-type: none"> • 200-300 fleurs • en bouquet plat (faux corymbe) • odeur désagréable
fruit	<ul style="list-style-type: none"> • 15-30 mm, 5 styles et 5 loges ovariennes • jaune à joue rouge, vite brun et blet une fois tombé 	<ul style="list-style-type: none"> • 4-10 mm, 3 styles et 3 loges ovariennes • orangé à rouge

Facteurs de croissance

Malgré des besoins en lumière très élevés, le cormier est à considérer comme un arbre forestier typique au regard des caractéristiques suivantes: forte croissance, axe continu et aptitude à développer un grand houppier.

Besoins en lumière. Les caractères d'essence de lumière sont prononcés. Si le cormier supporte mal d'être surcimé, il garde sa vitalité sous un couvert temporaire et léger. Comme le taux de survie est relativement élevé dans des plantations faites sous un tel couvert, on suppose même que les jeunes cormiers préfèrent un léger ombrage au plein ensoleillement.

Croissance. La croissance en hauteur est particulièrement forte dans le jeune âge. Elle dépasse celle du chêne sur les bonnes stations. La hauteur finale peut dépasser 30 m, le record suisse étant actuellement de 33,2 m. Le développement en largeur du houppier est également exceptionnel, si l'espace disponible est suffisant. Tant que la

formation du houppier est favorisée, la capacité de réaction à l'apport de lumière reste élevée. La croissance en diamètre, elle aussi, est forte lorsque la couronne est bien développée: elle est de l'ordre de celle du hêtre et se maintient avec l'âge. Une telle vigueur est d'autant plus impressionnante qu'elle se combine avec la tendance marquée du cormier à former un axe continu. Le tronc réagit à peine à un éclaircissement latéral et ne s'oriente pas non plus vers les trouées du couvert (non phototrope). Cette combinaison de propriétés rend l'essence intéressante du point de vue forestier – même sous le régime de la futaie. On rencontre parfois des bois à fibre torse. **Compétitivité.** Comme le frêne, le cormier ne supporte pas de pression latérale, même pas celle du chêne, à qui il cède la place. Il est incapable de pénétrer dans d'autres houppiers, même clairs. Mais le cormier compense partiellement cette fragilité en matière de concurrence par une forte croissance en hauteur. Il sera plus facilement comprimé latéralement que surcimé.

Drageon issu d'une racine superficielle



Cormier cédant devant la pression latérale



Photo: Projet Favoriser les essences rares

Photo: Lüthy, Brimensdorf

Longévité. La longévité est normalement de 150 à 200 ans, mais on connaît des exemplaires âgés de quatre siècles.

Système racinaire. Le cormier produit une forme particulière d'enracinement fasciculé, constitué d'une ramification de plusieurs racines principales. Celles-ci pénètrent à pic et profondément dans le sol. Ce système assure une grande stabilité à l'arbre et pourrait expliquer pourquoi le cormier est capable, dans les chênaies, d'occuper et de drainer même des sols argileux problématiques.

Sources: Brüttsch et Rotach 1993, Drapier 1993, Hasenmaier et Mühlhäusser 1990, Schumacher 1990, Wilhelm 1998.

Exigences écologiques

L'aire de répartition du cormier en Europe centrale et occidentale est déterminée essentiellement par le climat. L'espèce recherche les mêmes conditions que la vigne: endroits chauds et précipitations inférieures à 1000 mm. On rencontre le cormier dans un large éventail d'associations végétales et sur les sols les plus divers.

Chaleur. Le cormier est lié aux régions de collines ou de montagnes. Sous un climat méditerranéen, il occupe l'étage montagnard, en général les versants nord. En Europe centrale et occidentale, par contre, c'est une essence de l'étage collinéen et submontagnard qui s'installe sur les pentes chaudes exposées au sud. On explique souvent ce comportement par des **besoins élevés en chaleur**. Pourtant, le cormier n'est pas sensible aux gels tardifs. De plus, des exemplaires cultivés à Copenhague, Göteborg, Moscou et Saint-Petersbourg révèlent une étonnante **résistance au froid hivernal** (dépassant -30°C). À la limite nord de son aire, c'est donc probablement pour des raisons de compétitivité que le cormier est lié aux endroits chauds.

Eau. La concurrence repousse le cormier vers des biotopes particulièrement secs, comme on en trouve dans les zones viticoles. Il profite de sa forte **tolérance à la sécheresse**, qui lui permet au besoin de rejoindre la limite sèche de la forêt. En Suisse, le cormier s'installe ainsi spontanément dans les régions où les précipitations annuelles sont in-

férieures à 1000 mm. Au-dessous de 800 mm, le hêtre est déjà si affaibli que le cormier parvient même à occuper les versants nord. En Allemagne centrale, à la limite septentrionale de l'aire, il ne parvient à s'imposer qu'au-dessous de l'isohyète de 500 mm.

Sol. Le cormier croît sur les sols les plus divers, aussi bien sur des substrats basiques qu'acides. En Europe centrale et occidentale, il semble néanmoins préférer les sols basiques. En plus des rendzines séchées et superficielles, il occupe des sols bruns et des sols bruns lessivés peu perméables. Des emplacements de cormiers en France et en Allemagne prouvent que l'espèce tolère très bien les sols argileux lourds sur marnes, du moins dans les chênaies. Mais on peut douter que cette observation s'applique aussi aux zones de hêtraies en Suisse.

Phytosociologie. Ce large spectre écologique reflète bien la grande adaptabilité physiologique du cormier. La présence de l'espèce dans les chênaies les plus sèches (EK 38, 39) prouve sa tolérance à la sécheresse, tandis que ses apparitions sporadiques dans des hêtraies (p. ex. EK 7) témoignent de son fort potentiel de croissance sur les bonnes stations. Les recherches les plus récentes (Keller 2000) révèlent que c'est surtout dans des chênaies que le cormier s'installe naturellement. Sur ces stations, ou bien la hauteur du cormier vaut presque celle des essences principales (EK 39), ou bien la survie est assurée dans le peuplement accessoire, sous le couvert clair des chênes (EK 35). Le cormier peut se manifester en outre dans les hêtraies les plus sèches (EK 9, 10), mais ne peut guère y survivre sans soutien sylvicole. Par contre, lorsqu'on le favorise sur ces stations fertiles – et qui sont de toute façon presque

toujours suivies par le sylviculteur – le cormier est pratiquement l'égal du hêtre.

Répartition altitudinale. En Suisse, on rencontre *Sorbus domestica* jusque vers 700 m d'altitude. Il est possible qu'il puisse monter plus haut, sur des stations favorables et avec l'aide du sylviculteur. Il est signalé à plus de 1000 m en France.

Sources: Brüttsch et Rotach 1993, Drapier 1993, Düll 1959, Keller 2000, Scheller *et al.* 1979.

Répartition géographique

L'Europe centrale, région où le cormier est presque toujours très rare, marque la limite nord de l'espèce. L'effectif total en Suisse est estimé à 500 individus, répartis en petites populations, rares et isolées, qui s'égrainent en bordure de l'arc jurassien.

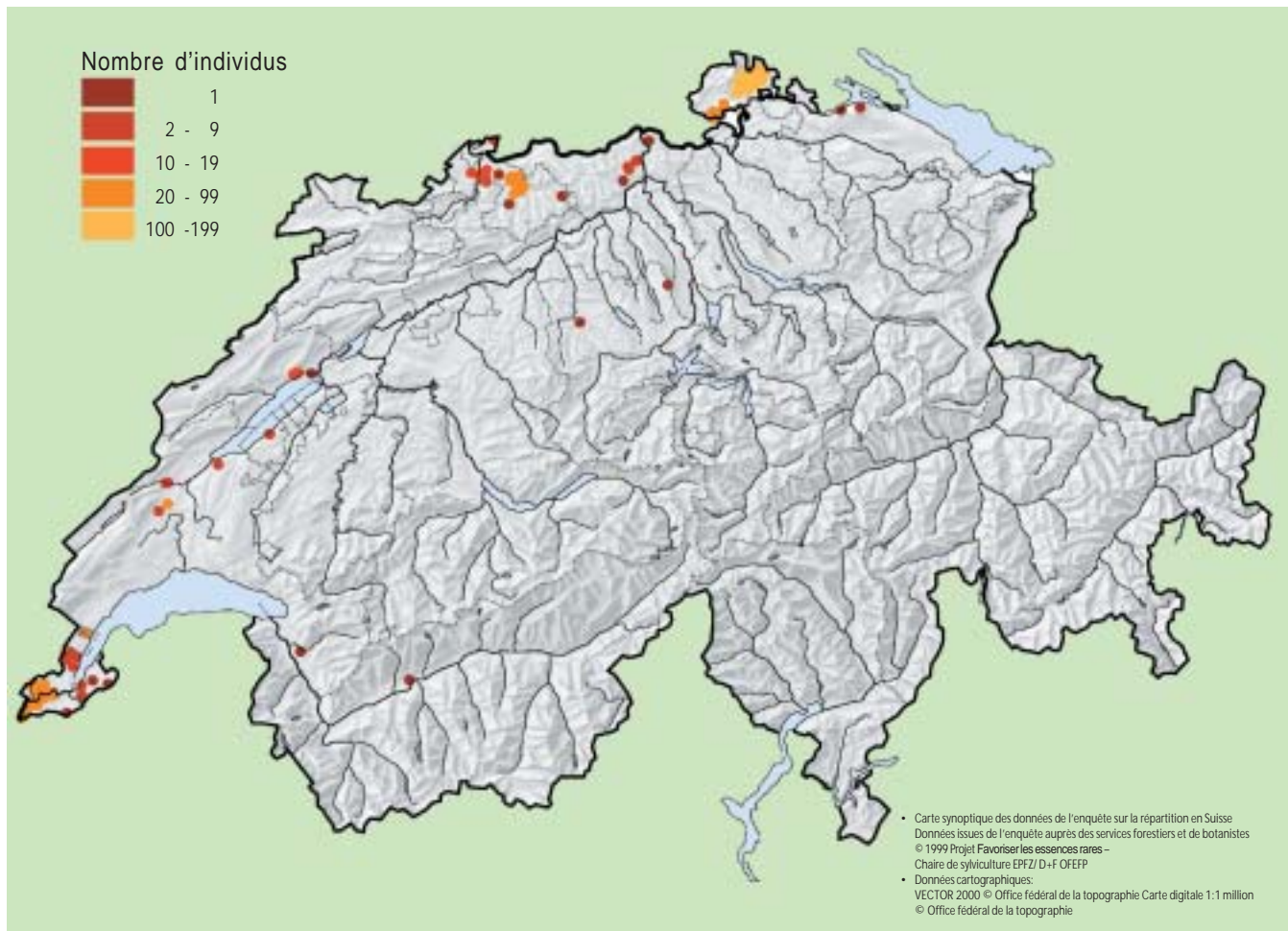
Aire de répartition. Le centre de gravité de l'aire du cormier se situe dans les péninsules balkanique et italienne, ainsi que dans le sud de la France. L'ensemble de l'aire s'étend d'un côté par la France et le Jura suisse jusqu'aux basses montagnes allemandes, et de l'autre côté par le Danube vers le nord-est. Sachant que les Romains déjà, puis la civilisation médiévale, avaient fortement propagé l'espèce, on a longtemps douté que le cormier soit autochtone en Europe centrale. Mais on découvre couramment de nouvelles populations dans les biotopes appropriés, en constatant que ces emplacements sont à la fois homogène du point de vue écologique et cohérent sous l'aspect géographique. C'est pourquoi, même au nord de son aire, on considère aujourd'hui le cormier comme une relictte de la période chaude post-glaciaire, donc comme une espèce autochtone. Cette conclusion est d'autant plus plausible que mal-

Aire de répartition d'après von Schmeling (1992)



Associations végétales

Hêtraies mésophiles		
7	Hêtraie à asperule	(1)
9/10	Hêtraie à pulmonaire	(1)
Hêtraies xérophiles		
14/15	Hêtraie à laiches	(1)
Chênaies mixtes		
35	Chênaie mixte à gaillet des bois	1
41	Chênaie à gesse noire	1
Chênaies subméditerranéennes		
38	Chênaie buissonnante thermophile	1
39	Ch. buiss. à coronille en couronne	1



Carte synoptique des données de l'enquête sur la répartition en Suisse

gré ses difficultés de reproduction, on observe l'espèce sur des stations qui sont toujours restées forestières, et pas seulement dans des zones anciennement cultivées (Keller 2000).

Nord des Alpes suisses. La carte synoptique doit assez bien traduire la réalité. Le nombre de cormiers effectivement annoncés représentent environ 80 pour cent des effectifs réels. Nous estimons la représentativité aussi bonne parce que les principaux noyaux de répartition sont aujourd'hui certainement connus et que, dans les régions concernées, la prospection du cormier dure depuis longtemps déjà. Ces principaux noyaux de répartition se situent dans le Jura tabulaire schaffhousois et bâlois (SH, BL) et dans la région genevoise. Mais des découvertes récentes dans le Jura tabulaire argovien, près de Neuchâtel et dans le bassin lémanique invitent à penser que des sites encore inconnus pourraient se trouver dans le Jura tabulaire, au pied sud du Jura, dans les régions tempérées et peu arrosées du Plateau, dans les vallées à foehn, à proximité des lacs et, à basse altitude, dans les vallées intérieures des Alpes.

Fréquence. Les effectifs au Nord des Alpes suisses sont estimés en Suisse à seulement 500 individus (DHP \geq 10 cm). Le cormier est donc une des essences indigènes les plus rares. Par ailleurs, la

structure des classes d'âge n'est pas durable en raison des difficultés de régénération et aussi parce que le régime de la haute futaie réduit la compétitivité de l'espèce. Il n'existe pratiquement pas de recrû naturel et les stades du fourré et du bas perchis sont sous-représentés.

Sources: Brüttsch et Rotach 1993, Düll 1959, Keller 2000, Kutzelnigg 1995, Scheller *et al.* 1979, von Schmeling 1992.

Origine des risques

Activités humaines

- Viticulture: transformation des biotopes de l'espèce
- Économie forestière: conversion au régime de la futaie (assombrissement)
- Abandon, attention insuffisante

Animaux

- Abrouissement du recrû par le chevreuil
- Dégâts causés au rajeunissement par les mulots et les champignons

Maladies

- Pas de sensibilité attestée au feu bactérien

Morcellement

- Appauvrissement génétique
- Affaiblissement dû à la consanguinité

Gravité des risques

menacé d'extinction

Risques

En raison de son extrême rareté, du morcellement de sa population, de son rajeunissement problématique et de la structure d'âge non durable des effectifs, le cormier doit être classé **menacé d'extinction**.

Origine des risques. Le cormier, occupant les biotopes favorables à la viticulture, fut très tôt repoussé par le développement de cette dernière. D'autres influences négatives ont suivi: la **gestion intensive des forêts**, notamment le passage du taillis ou du taillis sous futaie au régime de la haute futaie, l'augmentation des volumes sur pied et la concentration de la production sur un petit nombre d'essences. L'assombrissement qui s'ensuit à l'intérieur des forêts a évincé le cormier de nombreuses stations chaudes et fertiles, à la limite des stations sèches, endroits qu'il pouvait encore coloniser aux temps du taillis et du taillis sous futaie. Dans nos forêts, vu la vigueur de sa croissance, le cormier n'aurait besoin que d'un petit coup de pouce sylvicole pour rester compétitif.

L'absence d'intérêt manifesté pour l'espèce au siècle passé a cependant empêché une telle promotion: en Europe centrale et occidentale, l'exis-

tence même du cormier a été occultée. C'est seulement lors des inventaires systématiques des dernières décennies que l'on a retrouvé des restes d'anciennes populations dans un grand nombre de régions – et notamment en Suisse.

La **pression du gibier** est une des causes du manque de régénération. Le chevreuil est extrêmement friand du cormier: les jeunes plantes n'ont pratiquement aucune chance de survie si elles ne sont pas protégées. De plus, les mulots malmènent eux aussi les jeunes plants en rongant les racines et le collet.

Les jeunes cormiers sont sensibles aux **maladies fongiques**. On entend souvent dire que l'espèce serait sujette au feu bactérien (*Erwinia amylovora*) et on la cite automatiquement de concert avec l'alouchier (*S. aria*) et le sorbier des oiseleurs (*S. aucuparia*). Cette affirmation n'a cependant pas été confirmée jusqu'à présent: dans toute l'aire de répartition, on ne connaît aucun exemplaire contaminé.

Le **morcellement** des effectifs du cormier en minuscules sous-populations isolées constitue probablement aussi un risque pour la conservation de l'espèce, et cela dans l'ensemble de son aire méditerranéenne. Le risque d'appauvrissement par dérive génétique doit être grand. Il est vrai que

de nouvelles études allemandes démontrent que la variabilité génétique reste relativement grande même dans de petites populations. À l'évidence, les possibilités de reproduction sexuée étaient encore favorables il y a 100 ou 200 ans, à l'époque où apparaissaient les populations actuelles. On peut douter que ces conditions soient encore suffisantes aujourd'hui. Les nouvelles générations de cormiers semblent effectivement affaiblies par la consanguinité, ce qui pourrait s'expliquer par l'**appauvrissement génétique**. **Gravité des risques.** Le cormier est considéré comme rare, donc seulement potentiellement menacé, par la Liste rouge suisse des espèces vasculaires menacées de Suisse, liste dressée au début des années 90. Il faut opposer les arguments suivants à cette estimation trop optimiste: la faiblesse des effectifs, le morcellement prononcé des populations, le recul probablement massif de l'espèce au cours des derniers siècles et la régénération insuffisante. En Suisse, la gestion durable du cormier n'est pas garantie; en Autriche, en Allemagne et dans le nord de la France, il est classé **menacé**, voire **menacé d'extinction**. Nous proposons donc également la catégorie **menacé d'extinction** pour la Suisse.

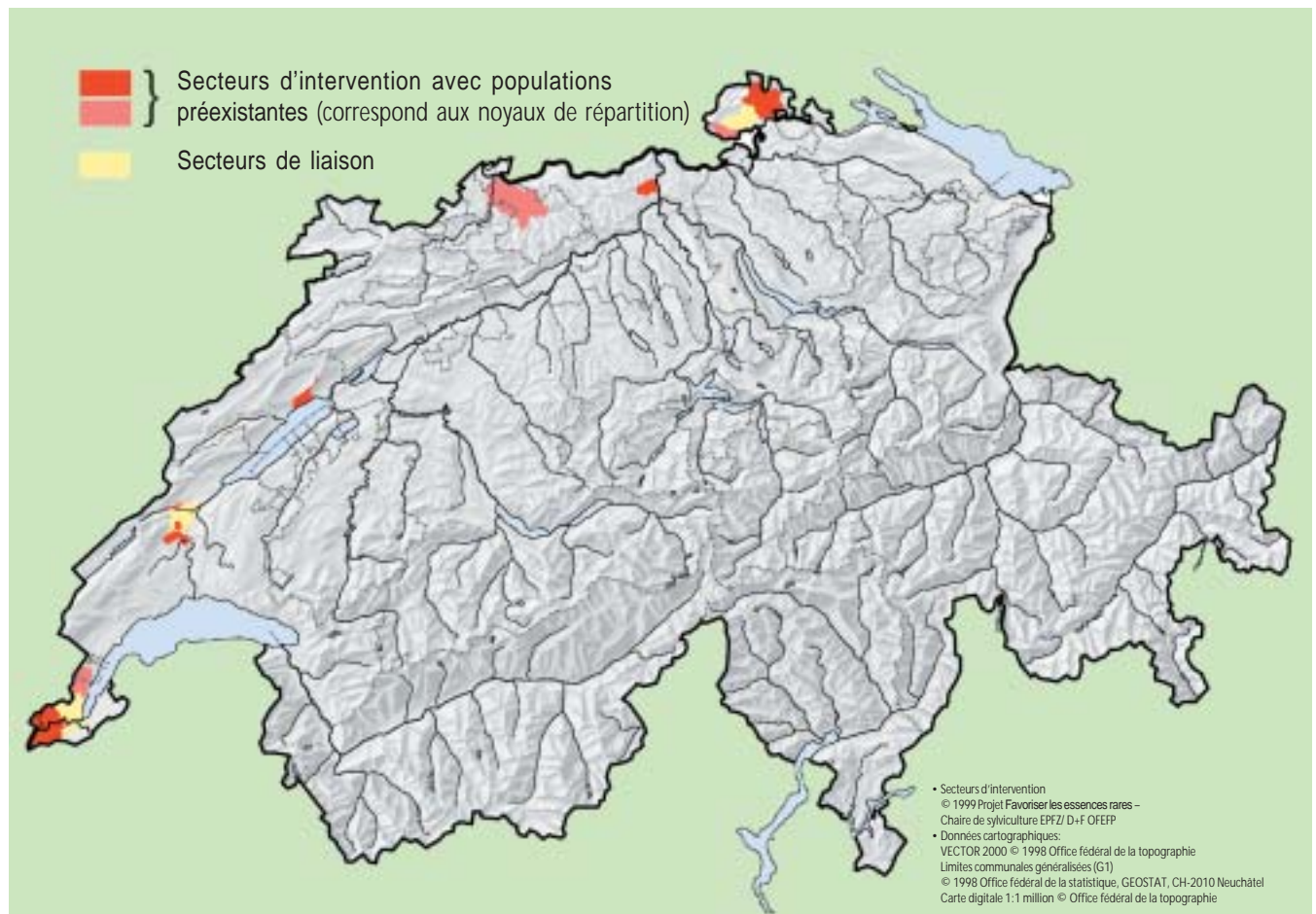
Sources: Dagenbach 1978, Düll 1959, Keller 1999, Klumpp et al. 1997, Kutzelnigg 1995, Landolt 1991, von Schmeling 1992, Wagner 1998.

Stratégie de promotion

Les mesures de promotion devraient viser tout d'abord la conservation des populations dans les quelques petits noyaux de répartition connus (*in situ*). Parallèlement, il faut sauvegarder le patrimoine génétique dans des vergers conservatoires et améliorer la connaissance de l'espèce (*ex situ*).

Mesures in situ. Chaque cormier doit être sauvegardé, si l'on veut stopper l'hémorragie du (reste de) patrimoine génétique. De plus, des mesures de promotion spéciale sont indispensables. Il s'agit de constituer des structures de peuplements durables dans les noyaux de répartition (**secteurs d'intervention avec populations préexistantes**) et de relier les noyaux voisins entre eux par les **secteurs de liaison** (secteurs d'intervention sans populations préexistantes). La production de semences et de plants de provenance locale doit être améliorée, afin de promouvoir le cormier dans les secteurs de liaison et dans d'autres zones appropriées. Enfin, le cormier n'est pas seulement un arbre forestier: il peut jouer un rôle important dans les haies et en tant qu'arbre solitaire, en campagne comme dans les zones habitées. La promotion de l'espèce hors forêt est aussi utile à sa

Carte des secteurs d'intervention pour la promotion spéciale du cormier



conservation et doit faire partie des concepts de promotion.

Mesures ex situ. On a d'ores et déjà installé un verger conservatoire à Bienne, dans le but de sauvegarder le patrimoine génétique des populations du nord de la Suisse. Cela permet de réduire le risque d'appauvrissement par dérive génétique et, en même temps, d'obtenir du matériel de reproduction doté d'une variation génétique suffisante. Il est prévu de compléter régulièrement cette collection à partir des nouveaux sites découverts. Il faudrait aussi envisager la création d'un autre verger pour les populations du sud-ouest de la Suisse. Mais pour décider de réaliser un tel projet, il faudrait d'abord savoir si la variation génétique sur cette aire est suffisante et à quel point elle se distingue des populations du nord.

Bases. Pour favoriser le cormier, il est important de compléter l'inventaire, afin de recenser des populations encore inconnues pendant qu'elles existent encore. En vue de la production de plants, il faudrait en savoir plus sur la variation génétique des diverses sous-populations. Ceci demande un inventaire génétique. Il faut élucider d'urgence la question du feu bactérien - la sensibilité du cormier à son égard n'étant pas prouvée - afin de stopper le rejet peut-être inutile dont l'espèce est victime.

Sources: Franke et Ludwig 1994, Keller 1999, von Schmeling 1992.

Sylviculture

On ne sait que peu de choses sur la sylviculture de *Sorbus domestica*. Par sa forte croissance, son tronc continu et sa faculté de former un gros houppier, le cormier est certainement l'espèce de *Sorbus* la plus intéressante pour la foresterie.

Les affirmations actuelles sur la sylviculture du cormier sont encore provisoires. Des recherches sont encore nécessaires pour améliorer les connaissances sur l'espèce.

Choix de la provenance. On donnera la préférence aux provenances indigènes. Pour éviter d'importants taux d'échec et des chutes de croissance (affaiblissement par consanguinité), on utilisera exclusivement des semences ou des plants issus d'une pollinisation croisée, à l'occasion d'une bonne année à fruits. Comme lieux de récolte, on choisira si possible des sites avec des effectifs élevés ou des vergers semenciers ou conservatoires.

Choix de la station. Il existe une large palette de biotopes où le cormier peut rester compétitif s'il est régulièrement favorisé par le traitement sylvicole. En cas de plantation sur une bonne station, il faut s'assurer que les soins sylvicoles pourront être garantis à long terme.

Mélange. Dans la nature, le cormier ne croît que par pieds isolés. Les peuplements purs sont donc déconseillés. Il est judicieux de le mélanger avec des essences de lumière comme le chêne et le pin. Les avis divergent concernant le mélange avec des espèces de lumière à croissance rapide comme le frêne, le merisier ou le mélèze. Probablement

que les plantations préparatoires d'aulnes blancs et de bouleaux sont utiles. Les jeunes cormiers semblent préférer un léger couvert au plein ensoleillement.

Régénération naturelle. Même si le recrû naturel est rare, on sait que la régénération par graines ou par drageons est possible; il faut toujours la conserver.

Plantation. On utilise normalement des plants en conteneur d'un ou deux ans mesurant de 30 à 100 cm (plantation en motte).

Protection. Il est indispensable de protéger les jeunes cormiers de l'abroustissement. La corbeille de treillis individuelle est recommandée. On peut aussi introduire le cormier dans des plantations déjà clôturées (p. ex. avec le chêne). Lors de la plantation, on peut protéger les racines des mulots on entourant la motte d'un fin treillis.

Soins. Comme la croissance juvénile est rapide et que l'arbre tend à garder un axe continu, les soins peuvent se concentrer sur la sélection positive et sur la bonne conformation du houppier. Il est vrai que ce dernier réagit vite à un apport de lumière, mais il est souvent comprimé par des espèces plus tolérantes à l'ombrage. De tels concurrents sont à éliminer au moment où leur couronne pénètre latéralement dans celle du cormier. Parmi les individus nouvellement découverts, beaucoup sont comprimés depuis longtemps. Il faut alors agir prudemment: si on les dégage soudainement, le risque de bris de branches augmente. Il vaut donc mieux les dégager progressivement.

Récolte. La durée de révolution semble être de 150 à 200 ans. Le cormier ne forme pratiquement pas de gourmands et se prête à la réserve sur coupe.

Sources: Brüttsch et Rotach 1993, Dagenbach 1978, Klumpp et al. 1997, Naumann 1983, von Schmeling 1992.

Cormier élevé en peuplement et présentant un axe continu



Photo: Projet Favoriser les essences rares

Réserve sur coupe



Photo: Projet Favoriser les essences rares

Individu solitaire aux dimensions imposantes



Photo: Lully, Brimensdorf

Utilisation

L'importance culturelle du cormier était autrefois très grande. Ses fruits, qui alimentaient l'homme et le bétail, avaient aussi leur place en phytothérapie. Son bois précieux était destiné à des usages particuliers.

Les Grecs et les Romains appréciaient déjà le cormier et le cultivaient. Charlemagne aussi apporta son soutien à l'espèce. Et les moines de Saint-Gall le soignaient dans le jardin du couvent.

Bois. Le bois de cormier a un grain fin; il est dur, lourd, résistant à la pression, souple et facile à travailler. Il était autrefois recherché pour de nombreux usages qui requièrent un bois fin et résistant à la pression: vis, presses, instruments de musique (p. ex. flûtes) ou proues de bateaux. Il ne subsiste que peu de ces usages. Aujourd'hui, ce bois rare est recherché notamment pour les meubles: en qualité placage, il se paie à prix d'or. Il est commercialisé sous le nom de poirier suisse avec l'alisier et les poiriers cultivés et sauvages.

Alimentation. Les fruits, riches en tanin, étaient utilisés pour clarifier le vin et le moût de pomme, pour rehausser l'arôme et améliorer la conservation, et pour distiller une eau-de-vie très agréable. Des cormes, on faisait des confitures et de la farine; elles étaient aussi valorisées comme fourrage.

Pharmacopée. Au Moyen Âge, on utilisait les cormes, comme les fruits de l'alisier, en cas de maladie de l'estomac et des intestins, de dysenterie et de diarrhée.

Sources: Brüttsch et Rotach 1993, Düll 1959, Kutzelnigg 1995, Scheller et al. 1979, von Schmeling 1992.



Cormier: gravure sur bois de Matthiolius datant de 1563 (extrait de von Schmeling 1992)

Remarques sur l'étymologie et la mythologie d'un bien culturel presque oublié

L'histoire du cormier est mouvementée: à certaines époques, il est adulé pour ses fruits (cormes, sorbes), alors qu'à d'autres moments de l'histoire, il semble tomber complètement dans l'oubli. L'apparition de son nom correspond à l'âge d'or de l'espèce. En effet, il y a 2000 ans déjà que Théophraste, médecin de l'Antiquité grecque, l'avait appelé Sorbus. La racine latine sorbere signifie boire [humer?] et nous indique pour quelle raison il était apprécié à l'époque. Ce dénomination a d'ailleurs subsisté jusqu'à nos jours dans l'appellation scientifique du genre. Le cormé, nom d'origine gauloise (curmi), est une boisson fermentée faite avec des sorbes. L'adjectif domestica est apparu bien plus tard, pour la première fois sous la plume de Matthiolius en 1563. Le cormier a été très prisé également au Moyen Âge, probablement en raison de son utilisation médicale, les fruits étant connus pour leur effet astringent. On a aussi attribué diverses vertus surnaturelles au cormier. À l'instar de l'alisier et du sorbier des oiseleurs, placé dans le toit ou dans la chambre, il doit protéger de la foudre et chasser les mauvaises esprits de la maison. Intégré dans la proue des navires, le bois du cormier était sensé apaiser les vagues et diminuer la violence des tempêtes.

Sources: Düll 1959, Kutzelnigg 1995, Scheller et al. 1979, von Schmeling 1992.

Sources

(♦ = spécialement recommandé pour approfondir le sujet)

- Brütsch, U., Rotach, P., 1993: Der Speierling (*Sorbus domestica* L.) in der Schweiz: Verbreitung, Ökologie, Standortansprüche, Konkurrenzkraft und waldbauliche Eignung. Schweiz. Z. Forstwes. 144, 12: 967-991. (♦ **synthèse claire et complète, y compris les aspects sylvicoles**).
- Dagenbach, H., 1978: Über die Nachzucht des Speierlings (*Sorbus domestica* L.). Ein Beitrag zur Erhaltung einer vom Aussterben bedrohten Baumart. Veröff. Naturschutz Landschaftspflege Bad.-Württ. 47/48: 191-203.
- Drapier, N., 1993: Écologie et intérêt sylvicole de divers Sorbus en France. Rev. For. Fr. XLV, 3: 345-354.
- Düll, R., 1959: Unsere Ebereschen und ihre Bastarde. Ziemsen Verlag, Wittenberg. 125 p. (♦ **description ancienne, mais toujours la plus précise, de certains caractères botaniques du cormier et d'espèces apparentées**).
- Franke, A., Ludwig, U., 1994: Vorkommen des Speierlings (*Sorbus domestica* L.) in Baden-Württemberg. Erfassung, Bewertung, Erhaltung. Mitteilungen der Forstlichen Versuchs- und Forschungsanstalt Baden-Württemberg. Heft 180. 98 p.
- Hasenmaier, E., Mühlhäusser, G., 1990: Wurzelbilder einiger Baumarten auf Tonböden des Einzelwuchsbezirks "Weinbaugebiet von Stuttgart, Maulbronn und Heilbronn". Mitteilungen des Vereins für Forstliche Standortskunde und Forstpflanzenzüchtung 35: 27-37.
- Keller, W., 1999: Communication orale lors des enquêtes auprès du service forestier et auprès de botanistes.
- Keller, W., 2000: Zur soziologischen Bindung des Speierlings (*Sorbus domestica* L.). Mitt. Naturforsch. Ges. Schaffhausen 46: (en préparation). (♦ **résultats récents et intéressants concernant les facteurs écologiques**)
- Kissling, P., 2000: Proposition de nomenclature romande des syntaxons pour SEBA (Projet Favoriser les essences rares). Non publié. Document du 17. 10. 2000. Moudon. 5 p.
- Klumpp, R., Jakubowsky, G., Kirisits, T., 1997: Seltene Sorbusarten. In: WWF Österreich (Éd.), 1997: Zukunft für gefährdete Baumarten? Rückbringung und Förderung seltener und gefährdeter Baum- und Straucharten. Bericht zur Fachtagung am 1. Oktober 1997 an der FBVA Mariabrunn. Eigenverlag WWF Österreich, Wien. p. 52-67.
- Kutzelnigg, H., 1995: *Sorbus domestica*. In: Scholz, H. (Éd.), 1995: Gustav Hegi. Illustrierte Flora von Mitteleuropa. Band IV, Teil 2B (2. Aufl.). Blackwell, Berlin. S. 338-343. (♦ **bonne synthèse, concise, sur la répartition géographique et la biologie**)
- Landolt, E., 1991: Plantes vasculaires menacées de Suisse (Liste rouge). Office fédéral de l'environnement, des forêts et du paysage (OFEPF), Berne. 185 p.
- Naumann, G., 1983: Artenhilfsprogramm Speierling (*Rosaceae: Sorbus domestica*). Mitteilungen der Landesanstalt für Ökologie, Landschaftsentwicklung und Forstplanung Nordrhein-Westfalen. Merkblätter zum Biotop- und Artenschutz. 8, 4 (suppl. 52): 27-28.
- Scheller, H., Bauer, U., Butterfass, T., Fischer, T., Grasmück, H., Rottmann, H., 1979: Der Speierling (*Sorbus domestica* L.) und seine Verbreitung im Frankfurter Raum. Mitt. Dtsch. Dendrol. Ges. 71: 5-65. (♦ **synthèse quelque peu ancienne, mais claire et complète**).
- Wilhelm, G.J., 1998: Beobachtungen zur Wildbirne. Im Vergleich mit Elsbeere und Speierling. AFZ/Der Wald 53, 16: 856-859. (♦ **comparaison intéressante d'un point de vue sylvicole**).
- von Schmeling, W.K.-B., 1992: Der Speierling. Eigenverlag W.K.-B. von Schmeling, Bovenden (D). 224 p. (♦ **mine de renseignements les plus divers, même si la structure du texte n'est pas des plus claires**).
- Wagner, K., 1998: Genetische Variation des Speierlings in ausgewählten Gebieten der Schweiz, Süddeutschlands und in Österreich. Corminaria 10: 3-6. (♦ **résultats récents et intéressants sur la variation génétique**).

Projet Favoriser les essences rares

Rédaction: Andreas Rudow

Éditeurs: Chaire de sylviculture EPFZ,
Direction fédérale des forêts OFEFP

© EPFZ/OFEFP 2001